

Samar Yazbek

Auteure de 4 romans, 3 recueils de nouvelles, plusieurs scénarios de films pour la télévision en Syrie, elle travaille aussi comme journaliste.

Militante pour les droits des femmes et aux côtés des manifestants et des comités de coordination de la révolution syrienne, elle est arrivée récemment en France.

Feux croisés – Journal de la révolution syrienne

Extrait d'un ouvrage inédit, à paraître en mars 2012 chez Buchet Chastel

Traduction Rania Samara

10/05/2011

Quelle étrange matinée !

Je me réveille en me tâtant le corps, convaincue d'être un personnage dans un roman. Je bois mon café en pensant que je vais écrire à propos d'une femme qui écrit un roman. Je suis un roman.

Dans mon petit appartement, accroché à la terrasse d'un immeuble, je vis dans l'angoisse et je couve ma fille comme si elle n'avait que deux ans. J'ai peur pour elle, j'ai peur des menaces qui me parviennent par courriel et par téléphone, pourtant j'ai gardé ostensiblement le silence. Ma famille a toujours affiché une totale adhésion au régime et me voit aujourd'hui comme une renégate, un sujet de honte. Dans ma ville natale, les uns sont même allés jusqu'à me renier publiquement. Ce n'était pas la première fois car, depuis que j'ai fugué de la maison à seize ans, je suis un objet de scandale perpétuel selon leurs critères sociaux, moi qui suis vouée à une vie de liberté mystérieuse.

Je ne m'en étais pas trop inquiétée alors, seule ma petite famille comptait, mes frères et sœurs, ma mère et mon père. Malgré nos différends continuels, je leur suis très attachée affectivement, ce qui rend les choses plus douloureuses et plus tragiques. Il suffit que je me souvienne du regard mouillé de ma mère pour me noyer dans une crise de larmes hystérique. Il suffit que je pense comment le régime a réussi à faire des alaouites un bouclier humain pour retomber dans une tristesse infinie, comme si tout qui se passait en Syrie se passait contre moi, personnellement. Je suis la grande perdante entre ma famille et mes amis d'enfance, entre la vérité et la justice, je suis la morte – vivante. Ma vie a été lacérée, une fois pour toute et à jamais.

Je suis le roman le plus authentique que je pourrais écrire. Hier soir, de nombreux jeunes ont été arrêtés, ils manifestaient dans la rue Hamra, presque dans ma rue. Mes amis ne me disent plus rien, ils ne font plus confiance à mes promesses et à mes serments de ne plus participer aux manifestations, de me contenter de rester loin afin d'écrire, la dernière manifestation des femmes leur a donné des inquiétudes à mon sujet et ils m'ont fait beaucoup de reproches.

Je suis un véritable roman dont les personnages et le récit auraient besoin de plus d'espace et de profondeur pour que je puisse me ressaisir et reprendre les rennes de ma vie. L'écriture m'a toujours aidée dans les moments difficiles de ma vie et, parce que je suis écrivain, je pourrais me sentir plus libre avec moi-même et avec les fils enchevêtrés et complexes de ma vie. Je les nouerais et dénouerais comme les ficelles des marionnettes, à la seule différence que, cette fois-ci, je suis le jeu, les ficelles et la grande main mystérieuse qui les manipule.

J'essaye de me concentrer sur les dix derniers jours au cours desquels trois ou quatre hommes surgissaient chez moi, me mettaient un bandeau sur les yeux et me conduisaient au même bureau, chez le même officier. Je ne sais pas s'il s'agissait vraiment de son bureau, si nous étions au quartier de Jisr al-Abyad à Damas ou dans la banlieue de Kfar Soussé. La distance me semblait déjà vague, puis, après mon déménagement, la voiture ne cessait de faire des tours et des détours avant de s'arrêter. Je perdais ma faculté de concentration. Pour la quatrième fois, ils m'ont fait descendre dans les cellules des prisonniers. Ils ne m'ont pas arrêtée, ils ne m'ont pas jetée dans une cellule, mais ils me les ont montrées. Un jour, j'écirai à propos de ces descentes aux enfers.

J'essayerai de me rappeler en détail comment je quittais la maison, comment ils me fixaient le bandeau sur les yeux dès que je montais dans la voiture, comment l'univers devenait un enfer noir. Je parlerai de ces instants qui ont soutenu mon âme alors que j'étais coincée entre deux corps étrangers. Je sentais leurs odeurs et j'étais encore plus effrayée. Avec le bandeau sur les yeux, j'avais l'impression de pénétrer malgré moi dans l'univers de la cécité. Je me remémorais des scènes lues et des films qui parlaient du noir absolu de l'œil. Une fois même, j'ai pensé que la cécité était une fenêtre qui fermait l'extérieur, une porte secrète pour entrer dans l'obscurité de la lumière, une occasion pour méditer au plus profond de l'âme. C'est peut-être la raison pour laquelle les aveugles deviennent presque des philosophes.

C'est de cette manière que je résistais au bandeau noir sur les yeux, je le traitais avec mépris. J'imaginai que j'étais une femme de papier, non de chair et d'os, que je lisais à

propos d'une femme ayant un bandeau sur les yeux, conduite dans un lieu inconnu, recevant des injures et des crachats pour avoir écrit une vérité qui a déplu au tyran. Arrivée à ce point crucial, je me sentais plus forte, j'oubliais la faiblesse de mon corps, les odeurs nauséabondes et l'inconnu à venir.